



Se libérer du réalisme, Denis Darzacq y parvient complètement en 2018-2019 avec sa série *Absences*. L'abstraction est totale, le travail est plastiqué. Les images sont dépourvues de significations. Elles se suffisent à elles-mêmes. Denis Darzacq a alors le sentiment d'avoir « creusé dans sa propre création ».

Cependant, en s'intéressant au processus de création et au médium, il est possible de comprendre la continuité dans son travail. En effet, Denis Darzacq utilise les photographies de ses deux dernières séries, il les déchire, les découpe, les plisse, les froisse et les pose pour obtenir une composition aux couleurs fortes et à la lumière précise et contrastée qu'il photographie. Si, au premier abord, l'assemblage paraît aléatoire et instable, il en ressort finalement une harmonie. Cet assemblage chaotique réunit dans le même contexte des formes issues de la peinture autant que de la sculpture ou du mobile, ces formes plastiques qui interviennent dans la création. Il crée des photographies d'objets de composition éphémères en modifiant l'échelle de leur représentation.

ABSENCES

« L'absence ce n'est jamais le vide, c'est la présence qui manque. »
Etienne Bernard



Dans la série *Recomposition*, Denis Darzacq explore son chemin vers l'abstraction. En effet, les corps jusqu'à la mise en scène s'effacent petit à petit jusqu'à disparaître totalement (*Recomposition II*). Pour se faire, l'artiste utilise une approche minimaliste, des champs vers la peinture et la sculpture. Même si l'on retrouve dans ces photos les mouvements caractéristiques de ses séries précédentes (*Hyper/La Chute*), les danseurs ont ici le visage caché derrière des cartons, à la fois masqués et poreux, qui s'opposent à des protections sous lesquelles ils se dérobent.

Le corps sans visage perd son humanité pour se muer en une sculpture objet aux contours cubistes, à l'instar également des natures mortes de *Recomposition II*, collages numériques réalisés à partir de photographies de choses liées en kit: Emballages, pièces détachées de mobilier, éléments issus de la grande distribution, autant d'objets de la vie courante qui nous contiennent dans la réalité matérielle. En assemblant ces éléments disparates, il recompose des assemblages réels ou des collages numériques, qui apportent à l'objet de consommation une valeur ajoutée. L'artiste soulève la question de la réappropriation des éléments de grande consommation mondialisés - les choses liées. Dans un univers qui oppresse et face à la standardisation induite par ces objets, leur détournement laisse finalement entrevoir la possibilité de s'en libérer, leur redonnant ainsi une échelle humaine, plus fragile et modelable.

RECOMPOSITION

« Pour la première fois, je crée des figures abstraites. Et c'est mon travail. » Denis Darzacq

ACT II

En 2015, pour *Act II*, Denis Darzacq propose à plusieurs danseurs de l'Opéra de Paris de s'imprégner d'Act et de s'en inspirer pour improviser des mouvements dans un environnement urbain parfois agité : les rues de Paris. Les deux séries se font écho et se complètent. Cette fois-ci, Denis Darzacq traite la minorité sous un nouvel angle, celui de l'altérité. Qui est l'autre ? Comment le percevons-nous ? Comment percevons-nous le handicap ? L'interprétation et les corps s'expriment à nouveau librement.

« Act », le terme n'est pas anodin. Si en anglais, nous pensons « to act », jouer un jeu d'acteur, en français nous entendons « acte », le geste, le mouvement. Nous pouvons également nous référer à l'expression « faire acte de présence ». Autant de significations qui ne manquent pas de sens dans l'œuvre de Denis Darzacq, lui qui demande aux corps d'agir parfois naturellement ou au contraire, de se discipliner, de s'inspirer de lieux ou émotions pour transmettre une interprétation unique.



CASQUES DE THOUARS

En 2007, Denis Darzacq a réalisé une série de portraits de jeunes de la ville de Thouars. Il a été pris de curiosité par ces jeunes motorisés de zone rurale qui arboraient fièrement leurs casques customisés, comme une couronne, dans cette petite ville des Deux-Sèvres. Il intitula cette série *Casques de Thouars*.

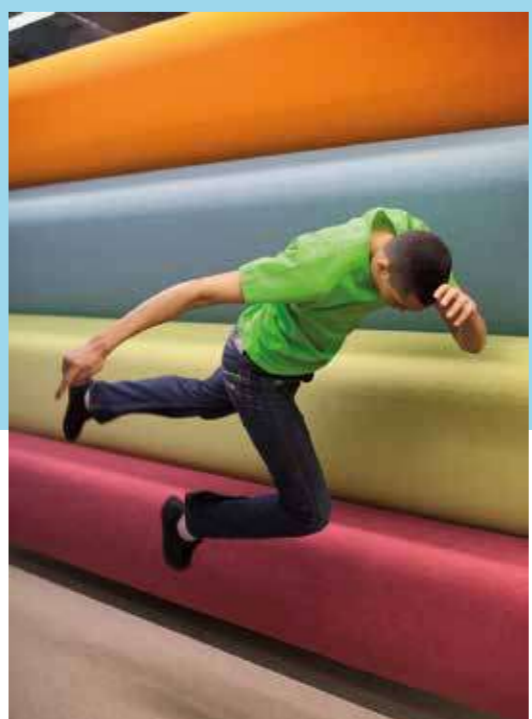
La question de l'identité est omniprésente dans cette série. À l'image de Superman avec son costume, lorsqu'ils mettent leurs casques, les jeunes Thouarsais ont une nouvelle image. Ils s'affirment et montrent une identité différente de celle qu'ils ont en se levant, celle du quotidien, celle présente sur leur état civil. Ils deviennent autre tout en restant eux-mêmes. Le casque devient également le support de l'expression du corps social. Ils affirment leur appartenance à un groupe dans un environnement neutre.

Avec la série *Casques de Thouars*, ce sont les prémices d'un nouvel axe qui se dessine et que Denis Darzacq développera ensuite : la disparition du corps puis son absence. Dans cette galerie de portrait thouarsais, bien que sujets, les visages s'effacent pour laisser place à diverses interprétations : l'appartenance à un groupe et le renforcement de l'identité par l'individualité.



HYPER

Poursuivant ses recherches, Denis Darzacq juxtapose dans *Hyper* (2007-2010), l'univers cadré, obsédant, saturé et kitsch des hypermarchés, temples modernes dédiés à la consommation, à des corps lévitant et flottant librement dans l'espace. L'auteur s'intéresse aux zones de tension entre conformisme social, marques, standardisation d'une part, énergie et liberté de l'individu d'autre part. Toutefois, dans cette série, font leur apparition des éléments plus mystérieux évoquant la rêverie, l'évasion, l'envol vers des régions inconnues. L'univers de la science-fiction et du jeu virtuel ne sont pas étrangers à cette esthétique gestuelle, qui ne renie pas s'inspirer des représentations maniéristes de Pontormo ou Bronzino dans ses excès formels de représentation que du Pop Art et des jeux vidéo.



Toutes les visites accompagnées sont gratuites et sur réservation sur matmutpourlesarts.fr
Visites commentées : Dimanches 19 janvier, 8 mars et 5 avril 2020 à 15 h
Visite en famille : Dimanche 22 mars 2020 à 15 h

Visite commémorative : Dimanche 23 février 2020 à 15 h
Catalogue édité aux éditions Loco [20] Les bêtises des catalogues vendus au Centre d'art contemporain sont revêtés à la Fondation Paul Benoit.

Centre d'art, matmut pour les arts, #denisdarzacq, #denismatmutpourlesarts

Centre d'art, matmut pour les arts, #denisdarzacq, #denismatmutpourlesarts

Né en 1961, Denis Darzacq vit et travaille à Paris. En 1986, diplômé de l'École Nationale des Arts Décoratifs, section vidéo, il débute la photographie. À partir de 1989, il collabore régulièrement avec la presse nationale et il devient membre de l'agence VU en 1997. Depuis le milieu des années 1990, Denis Darzacq développe un travail personnel. « De la photographie de presse qui fut, comme pour d'autres photographes français de sa génération, le berceau de sa pratique artistique, il conserve avant tout un regard aigu sur la société contemporaine et une méthode. Denis Darzacq a acquis la conviction qu'une image construite pour servir son recours à des mises en scène qui reposent toutes sur le principe de la « disruption ». Pour leur être ou leur pose, les corps mis en scène bouleversent l'ordre établi, sans jamais faire basculer l'image dans l'exception de motifs plus abstraits – Les reflets de sources lumineuses de *Fakesters*, 2001-2003, les natures mortes de *Recomposition II*, 2011 – qui traduisent un même sens de l'observation des signes du monde contemporain, le corps apparaît comme le dénominateur commun des recherches de Denis Darzacq. L'artiste le conçoit comme une sculpture. Mais une sculpture sociale car le corps ne peut être extrait du contexte avec lequel il interagit. L'artiste en fait l'outil d'une critique des difficultés et des stigmatisations auxquelles se heurtent certains groupes. Denis Darzacq pointe les contradictions et les contradictions sociales. Il invite aussi, par la rupture de gestes dépourvus de sens, à affirmer une identité toujours plus complexe que celle qui nous est assignée et à reconquérir une forme de liberté là où elle semble avoir disparu.

11.01.20 > 05.04.20

SAINT-PIERRE-DE-VARENGEVILLE
DE LA MATMUT
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN

DENIS DARZACQ

AIDE À LA VISITE



« Chacun de nous appartient à une minorité, nous sommes toujours la minorité de quelqu'un d'autre. »
Denis Darzacq

ACT

Au cours de son travail, Denis Darzacq s'est souvent intéressé aux minorités. Il s'est surtout inquiété de leur donner la parole, d'offrir à tout un chacun la possibilité d'exprimer librement son individualité à travers ses photographies.

Par le biais du corps, Denis Darzacq capte cette parole. Ce médium qu'il apprécie et avec lequel il travaille presque constamment s'exprime alors de manière poétique et puissante dans le plus grand des silences.

Entre 2008 et 2011, Denis Darzacq réalise la série *Act*. Il capture les poses, les gestes, les réactions liées à un environnement, d'acteurs, de sportifs et de danseurs en situation de handicap. Denis Darzacq ne s'intéresse pas au regard compassionnel généralement suscité par ce type de sujet. Il leur permet d'affirmer la complexité de leur individualité au-delà de leur statut assigné et réducteur de personnes handicapées. La différence créée par le handicap n'est pas ignorée non plus. Elle est valorisée par la création d'un univers mental ou la spontanéité et, parfois même, l'excentricité des modèles laisse place à des mises en scène sensibles et oniriques telles des œuvres maniéristes.



LA CHUTE

En 2003, au moment de la guerre du Golfe, Denis Darzacq réalise un reportage en Algérie sur des danseurs de hip-hop, qui répètent un spectacle organisé par deux compagnies de danse française pour une tournée internationale. Les jeunes garçons, concentrés sur l'effort, sont conscients que cette expérience constitue un tournant de leur histoire car elle pourrait leur permettre de voyager.

Entre 2004 et 2006, en revenant sur ses photos, le photographe est frappé par l'image de ces jeunes en suspension dans l'espace. Poursuivant le motif de l'évolution des corps dans l'espace urbain, il a alors l'idée de demander à des danseurs et sportifs d'effectuer des sauts devant des fonds qu'il a lui-même repérés et choisis, et dont il a préalablement composé le cadre.

Rien de faux dans ces scènes, saisies à un instant qui a bien existé, pas de fiction, nulle retouche ni trucage. Pris dans des cours d'immeubles ou des rues du dix-neuvième arrondissement parisien, de Nanterre et Biarritz, ces jeunes ne jouent que leur propre rôle et se contentent d'effectuer des sauts dans un décor urbain moderne. Le photographe prend des images, n'intervenant que pour donner quelques indications de mouvement. Pourtant, au moment où le saut se produit, l'aléa et la force de gravitation font leur entrée. Et l'on ne peut manquer d'apercevoir, dans ces corps en suspension dans l'espace, l'évocation de *La Chute d'Icare*, de Nicolas Poussin ou *Le Saut dans le vide* d'Yves Klein, bien que les mouvements des corps puissent aussi faire penser à des productions issues de la culture populaire comme le film *Matrix*, les comics et les superhéros.



